

MARCOS EYMAR

Hendaye

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

*Comment traverser la frontière quand
on la porte en soi?*

ADAM KOVACEVIC,
Contre-espaces.

I

D'un moment à l'autre ils franchiront cette porte et se mettront à poser des questions. Tu ne sais pas à quoi ils ressembleront, quelle langue ils parleront, mais tu sais déjà qu'il est trop tard pour envisager la fuite. Tu es arrivé au bout du chemin. Le lieu n'a rien de spécial en soi. Des affiches de femmes à demi nues, un sol crasseux, un éclairage au néon : c'est aussi triste que n'importe quel bar routier au petit matin. Et pourtant, il n'y a pas de doute : la fin de l'histoire est ici.

Ils seront deux, ou trois; en tout cas un effectif réduit. Ils seront détendus, convaincus de ta soumission, comme une bande d'amis qui s'apprêtent à boire une dernière tournée. Ils n'auront pas beaucoup à chercher : tu es le seul client de l'établissement. Tu te trompes peut-être, mais tu es sûr qu'ils ne t'emmèneront pas tout de suite. D'un geste ferme, ils te pousseront à une table du fond et t'offriront peut-être même un verre.

— Il y en a qui ont de la chance, et il y a toi, diront-ils. Quand nous t'emmènerons, tu seras l'assassin le plus paumé de la terre. La vérité n'aura aucune importance; regarde ce qu'en pensent les avocats et les journalistes. Mais si tu veux nous la dire maintenant,

n'hésite pas. On a encore le temps. Ça peut nous servir, à toi je ne sais pas. Il paraît que parfois ça soulage, de s'en débarrasser.

La vérité. Pourquoi pas? Voilà des années que tu n'avais pas entendu ce mot. Tu essaies d'oublier la douleur à l'épaule et tu commandes un autre brandy Veterano, en te demandant comment démarrer le récit qu'ils voudront entendre. Il te vient en mémoire un soir, il y a environ deux mois. Un 20 octobre, par exemple. Un début comme un autre. Un homme d'âge moyen, crâne dégarni et chaussures neuves, traîne une lourde valise bleue dans la salle des pas perdus de la gare d'Austerlitz. Pasos perdidos. Pasos contados. En espagnol, dit-on qu'ils sont perdus, ou seulement comptés? Tu n'en es pas sûr, mais eux ils s'en moqueront, que tu ne saches pas parler ta langue maternelle. Ils voudront savoir tout de suite ce que contient la valise. Et le protagoniste de ton récit l'ignore. Il sent seulement qu'il a du mal à la porter, que le cuir de la poignée s'incruste dans ses paumes moites. Il dirait qu'elle pèse plus lourd que jamais, mais ce n'est qu'une illusion : toutes les semaines il est assailli par le même doute. Ne pas savoir ce qu'il y a dedans, voilà ce qui la rend plus lourde.

Ils insisteront. Tu donneras un renseignement auquel on ne croira sans doute pas : l'homme l'a récupérée quelques minutes auparavant dans un entrepôt du quai de la gare. Le rendez-vous avait été pris par téléphone. Depuis qu'il a commencé ce travail, trois semaines auparavant, la livraison a toujours eu lieu dans des endroits différents. Le Sud-Américain tatoué qui la lui a remise était un parfait inconnu et il n'a pas prononcé un mot. La valise a un cadenas, et même dans le cas contraire, il ne

l'aurait pas ouverte : il y a longtemps qu'il a renoncé à la curiosité.

Sa mission, leur expliqueras-tu, n'est pas compliquée. Il s'agit simplement de passer inaperçu, d'être un voyageur parmi les centaines qui envahissent les quais. Il a toujours eu un don pour l'insignifiance, mais maintenant que c'est une obligation, il a l'impression que tout le monde l'observe. La marchande de journaux, les hommes d'affaires et les enfants lui lancent des regards furtifs, comme s'ils savaient qu'il est simplement un acteur. Pourtant, il ne joue pas. Pas vraiment. Son train part à dix-neuf heures quinze, avec une destination – ou un destin? – qui défile à toute vitesse sur le grand panneau des départs. N'est-ce pas suffisant?

Les yeux dans la gare lui répondent par la négative. Nerveux, il décide de se réfugier dans les toilettes pour handicapés. Ses préférées. Elles sont plus propres, plus commodes et plus spacieuses. Assis sur la cuvette, il lit les inscriptions obscènes sur les murs. *Bite, chatte, fils de pute*. Ces mots lui semblent chauds, protecteurs. Ce n'est pas pour rien que ce sont les premiers qu'on apprend dans une langue. Il y a aussi des adresses mail et des numéros de téléphone accompagnés de propositions crues. À quoi peut ressembler la vie sexuelle d'un handicapé?

Devant eux, tu ne pourras pas te permettre ces divagations. Revenons à nos moutons, diront-ils, on ne va pas y passer la journée. Même si c'est difficile, tu devras t'en tenir aux faits. L'homme sort des toilettes sans se laver les mains ni se regarder dans la glace. Des pigeons répugnants où miroitent des éclats de grosses mouches bleues, aux pattes réduites à l'état de moignons par leurs propres chiures corrosives,

volent sous le haut plafond de la gare. Il avance sur le quai où les amoureux se disent adieu, se regarde dans les fenêtres teintées du train de nuit *Francisco de Goya* et s' imagine dans la peau d'un agent secret, avec plus de cheveux et moins de kilos, flou, presque intéressant sous son déguisement de civil. Arrivé devant la portière de son wagon-lit, il se retourne : personne ne l'a suivi. Ses paumes sont une flaque de sueur quand il montre son billet et sa carte d'identité française, avec ce nom sans *ñ* auquel il n'a jamais cru : Jacques Munoz.

— Bon voyage, dit le contrôleur.

Il a beau s'appliquer chaque jour à réserver sa place dans un wagon différent, les employés du train commencent à le connaître. Il perçoit une menace dans leur ton familier. Poussant la valise dans l'étroit couloir, il tombe sur un géant tout de noir vêtu. Cette chevelure grisonnante et ces immenses oreilles, il les a déjà vues. Voilà qui accroît son inquiétude. Dans le compartiment, il essaie en haletant de mettre l'énorme valise dans le filet, au-dessus des couchettes. Il y parvient enfin, se frotte les mains sur son pantalon et boit une gorgée d'eau à la bouteille que la compagnie des wagons-lits offre aux voyageurs. Au-dessus, la valise semble avoir grossi. Il serre les dents, ressort dans le couloir, regarde de chaque côté. Le géant de noir vêtu a disparu.

Un peu rassuré, Jacques – ainsi l'appelleras-tu tout au long de cette histoire, même si ce nom sonne encore faux dans ta bouche – retourne à sa place près de la fenêtre et se plaît à imaginer ses compagnons de voyage. Un Parisien qui étudie le flamenco ? Un curé qui se rend à un congrès de théologie ? Un cadre qui a peur de l'avion ? Depuis que les vols

sont moins chers, dans les trains on ne trouve plus que des vieux et des névrosés. Il déplore une fois de plus que les compartiments ne soient pas mixtes, quand apparaît à la porte un jeune chevelu en tee-shirt noir et agressif.

En réalité, maintenant, tu ne te rappelles pas si cette nuit-là le compagnon de Jacques était le musicien hippy qui voulait fumer un joint dans le compartiment, ou ce vieux gaga qui passait son temps à parler tout seul. Qu'est-ce que ça ferait? Qu'est-ce que ça fait? À force de voyager, les visages finissent par se confondre, comme les temps des verbes. Tes interrogateurs s'en fichent que ce soit l'un ou l'autre. Ils n'étaient pas là pour détecter maintenant tes mensonges. Le jeune salue, met son sac dans le filet, s'installe en face et feuillette *Odisea*, l'illisible revue de la RENFE, fouille dans ses poches, résiste en vain au besoin de rompre le silence.

Les haut-parleurs annoncent que le départ est imminent.

— Nous sommes seuls? demande enfin le jeune homme.

— Ils monteront plus tard, répond Jacques.

— Il y a beaucoup d'arrêts avant Madrid?

— Blois, Poitiers, Hendaye, Vitoria, Burgos, Valladolid.

L'inconnu le regarde avec curiosité.

— Vous le prenez souvent?

— Assez. Je voyage tout le temps.

Au cours de ces trajets en train, Jacques a été courtier en Bourse, ouvrier, joueur d'échecs, agent d'assurances. Il s'est inventé des vies par précaution et ensuite, presque à son insu, par pur plaisir.

— Je suis exterminateur de pigeons, ajoute-t-il.

Le train démarre après une brève secousse, comme si ce mouvement brusque l'avait détaché de la réalité. L'espace d'un instant, il semble hésiter à entreprendre ce voyage, et le corps est emporté par le vertige de son indécision. Mais il n'y a plus de retour en arrière possible. Les panneaux, les hangars, les poteaux, les parkings et les usines se succèdent aussi vite que les mots :

— Je viens de Berlin et je vais à Madrid. Partout le même problème. Les villes ne savent pas quoi faire. Les pigeons salissent tout, détruisent les monuments. Mon entreprise a inventé un poison très efficace. Vous connaissez la situation en Espagne... ?

Tu ne devrais pas avoir peur. Ta main ne devrait pas trembler en prenant le verre de brandy. Jacques a improvisé des dizaines de récits pour les inconnus. Il faudra en faire autant quand tes interrogateurs entreront par cette porte. Peu importe qu'alors le train soit arrivé depuis longtemps à sa gare de destination et que l'histoire que tu auras à inventer soit la dernière, la tienne.